

L'AMITIÉ FRANCO-TCHÉCOSLOVAQUE

B U L L E T I N

SIÈGE DE L'ASSOCIATION:

19, RUE DAGORNO-PARIS-12•

COMPTE CHÈQUE POSTAL : PARIS 4109-92

*

9ème ANNEE - N° 2

MARS-AVRIL-MAI 1958

A S S E M B L E E G E N E R A L E

Sous la présidence du Général Faucher, la 9ème Assemblée Générale de l'Amitié Franco-Tchécoslovaque s'est réunie le 9 Mars 1958, suivie de la Commémoration du 108^e Anniversaire du Président Masaryk et du Xème anniversaire du Coup de Prague.

Le Président ouvrit la séance et, afin "d'élever les coeurs" dit-il, il bouleversa à l'ordre du programme en commençant par la Commémoration de l'Anniversaire du Président Masaryk. Evoquer le Président Masaryk "pour élever les coeurs" cela créa tout de suite l'atmosphère favorable au retour vers les nobles pensées et les nobles buts et, dans une époque qui nous comble de choses difficiles à accomplir on a subi, se rappeler la devise du Président Masaryk "fais toujours ce que tu as le plus de peine à faire" est un enseignement salutaire. Le Président Masaryk fut évoqué pour nous par le témoin le plus fidèle de son oeuvre et de son action et quand le Général Faucher eut terminé son évocation, oui, nos coeurs se tenaient plus haut.

L'Assemblée Générale aborda alors son programme rituel. La Secrétaire Générale, dans son rapport d'activité, rappela que notre raison d'exister est une raison de fidélité : "maintenir vivante et servir la Tchécoslovaquie du Président Masaryk" voilà notre but.

En 1957, pour servir ce but nous avons célébré les deux dates traditionnelles :

Fête Nationale Tchécoslovaque en Octobre.

Anniversaire du Président Masaryk en Mars.

En Mai, conférence de Monsieur Pistornius qui vint nous parler de son livre véritable cri d'alarme : "Destin de la Culture française dans une Démocratie Populaire". La présence française en Tchécoslovaquie de 1948 à 1956 dont le Bulletin N° 3 a donné un compte-rendu détaillé :

5 Bulletins ont été entièrement rédigés par notre Président cette année. Nous avons honte de le laisser seul à l'ouvrage et prenons des résolutions sincères d'alléger sa tâche en 1958. Le rapport de notre activité comporta aussi un hommage discret à notre petit cohorte fidèle à la cause du peuple de Tchécoslovaquie que représente notre Association. Il faut bien dire que c'est grâce à elle que luisent les noms prestigieux qui ont fait la Tchécoslovaquie et que nous en éprouvons quelque fierté.

.....

Le Trésorier lut ensuite un réconfortant rapport financier qui présente une balance créditeur modeste certes, mais l'Association vit des seules cotisations de ses membres et de leurs dons. Il y a là raison d'être heureux du résultat. La raison du Trésorier fut celle-ci : "La situation n'est pas particulièrement brillante, mais elle ne présente pas non plus de caractère catastrophique et tout ira mieux encore si chacun renouvelle régulièrement sa cotisation, la majorant volontairement quand c'est possible". A tous, d'avance "Merci".

On procéda ensuite au renouvellement du Comité Directeur. Il y avait à remplacer Monsieur Bouffard qui, résidant en province, ne peut jamais assister aux réunions du Comité Directeur. Le Général Flipo fut élu à l'unanimité et nous sommes tous heureux de sa présence au Comité Directeur.

L'Assemblée générale était terminée. Le Président remercia les membres présents, regretta l'absence des autres et souhaita que l'on se retrouve plus nombreux l'an prochain.

La Commémoration du Coup de Prague annoncé au Programme suivit aussitôt. Le Président donna la parole au Général Flipo, témoin oculaire qui était alors à Prague. Le récit vécu du témoin qui sut bien comprendre le déroulement des événements qui devaient amener ce qu'on appelle la Démocratie populaire en Tchécoslovaquie, nous laissa pleins d'émotion et nous ne saurons mieux faire que de publier le résumé que nous a donné le Général Flipo pour le Bulletin.

"Répondant au désir exprimé par le Général Faucher, le Général Flipo faisant appel à sa mémoire et à quelques notes hâtives retrace l'atmosphère de cette douloureuse période de février 1948. On sait que le Général Flipo, attaché militaire près de l'Ambassade de France jusqu'en octobre 1947 était resté à Prague comme observateur bénévole; pour cette raison, il devait être invité à quitter définitivement en mars 1949 un pays auquel il avait consacré plus de 15 ans de sa vie militaire, et où il avait contracté des liens très étroits.

"Laissant de côté les débuts de la crise, la sournoise infiltration communiste dans tous les rouages de l'Etat, l'ascension du parti disposant depuis la formation du Gouvernement de Kosice des principaux leviers de commande tant au Conseil des Ministres que dans les Syndicats ou les administrations communales, laissant en somme de côté la lente et sûre manœuvre que Hubert Ripke appela une "Révolution préfabriquée" le Général Flipo commence son exposé à ce Conseil des Ministres du 13 février où fut dénoncé l'abus de pouvoir du Ministre Nosek bolchovisant la police de Prague et la Sûreté nationale. Nous assistons ensuite au fatal déroulement des événements, la faiblesse d'un Benès malade que Gottwald et ses complices torturent pour lui arracher son accord, l'arrivée d'un Zorine venu prendre la situation en main et dicter les ordres de Moscou. L'angoisse d'une population qui connaît seulement les communiqués d'une radio déjà communisée, les réunions populaires de la Vieille ville et du parc des Expositions, une ville de plus d'un million d'habitants baillonnée par quelques 5.000 hommes des milices populaires, enfin sur la place Venceslas le triomphe d'un Gottwald étouffant la Démocratie.

Une seule réaction se produira dans ce peuple saisi de stupeur : celle de la jeunesse estudiantine, espérant encore un sursaut de l'âme tchèque, montant vers le Hrad en acclamant Masaryk et Benès. Comme en 1848, les barrages de police sont forcés, mais les temps ont changé. "des sommations, des coups de feu, une débandade, des bottes forrées qui font crisser la neige, des enfants sanglants étendus sur le sol... Le putsch de Prague a réussi; le rideau de fer est tombé sur la Tchécoslovaquie."

Le Président pria ensuite le Général Kudlacek de dire quelques mots. L'allocution du Général Kudlacek fut un appel à la cohésion, à l'unité nécessaires dans les temps troublés que nous vivons. C'est ce que le Président Masaryk attendrait de chacun de nous. Il nous demanderait de puiser dans les moments mémorables du passé tchécoslovaque pour y trouver les raisons d'éviter les écueils qui ont brisé la nation en 1948. Salutaire rappel que nous avons tous entendu."

M. Hirsch, notre Vice-Président, nous donna ensuite un très émouvant récit sur Jan Masaryk que l'Assemblée écouta avec l'angoisse et l'émotion que ce destin ne peut manquer de provoquer. Nous publions plus loin in extenso le récit de M. Kirsch.

Le 9 mars 1958 nous laissera un souvenir profond et nous nous disions, quand la réunion fut terminée, "on a bien raison d'exister pour servir une cause aussi juste à laquelle nous demeurerons fidèles."

R.F.

IL Y A DIX ANS, DANS LA COUR D'UN PALAIS DE PRAGUE, LE CADAVRE D'UN
MINISTRE DES AFFAIRES ETRANGERES... LA PASSION DE JAN MASARYK.

Nul à le voir n'aurait pu deviner qu'il était promis à un indicible drame. Toute sa personne, au contraire, était solidité, bon sens et amour de la vie jusque dans sa pointe la plus exquise qui se nomme l'humour. Il portait un nom illustre, celui d'un homme d'Etat philosophe qui fût devenu, si un tel rêve s'était accompli, le Président naturel et incontestable d'une Europe fédérée. La Tchécoslovaquie d'avant-guerre révérait Thomas Masaryk en l'appelant "Père"; Jan se satisfaisait d'être désigné par son prénom et son diminutif populaire tchèque: Honza. Thomas Masaryk aimait sa tunique de coupe militaire, sa casquette plate à visière de cuir et ses bottes de fin cavalier, Jan portait de préférence son feutre sur l'oreille et son manteau simplement jeté sur les épaules. Son éloquence légendaire ne devait rien aux artifices littéraires; elle ne faisait que joindre à l'emploi pertinent des mots de tous les jours, quelques sentences naïves et des bouffées entraînantes de souvenirs personnels. Quand, le 29 juillet 1946, il monta pour la première fois à la tribune du Palais du Luxembourg où, sous la présidence de son ami Georges Bidault, siégeait la Conférence de Paris, les applaudissements crépitèrent: ils n'allaient pas seulement au ministre des Affaires Etrangères d'un pays dont le dépècement à Munich en septembre 1938 et l'occupation par Hitler cinq mois plus tard avaient laissé à chacun mauvaise conscience, ils n'allaient pas seulement au fils du grand Masaryk; ils s'adressaient aussi à la personne de Jan qui avait su humaniser ses fonctions et introduire dans la cruelle diplomatie d'après guerre, d'instinct, l'aménité et la tolérance.

Le sort des armes et l'inimaginable légèreté des négociateurs occidentaux de Yalta condamnèrent un tel homme à ne pouvoir se dissocier de l'impitoyable politique de Staline et à prendre, sur toutes les questions importantes, l'avis du venimeux et féroce Vichinsky.. Dès 1945, la Tchécoslovaquie, appartenait à la sphère d'influence soviétique. Le premier acte de la tragédie de Jan Masaryk fut ce boulet, qu'il traîna à son pied jusqu'à sa minute ultime, et dont il est mort: cet épicurien passionné de musique, d'échanges d'idées, d'anecdotes et

d'esprit, ne pouvait se dégager du filet que tramait autour de lui l'inexorable appareil de Moscou. L'eût-il tenté que son "double" était là pour le lui rappeler : le particomuniste avait placé à ses côtés avec le titre de secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères Vladimir Clementis, au large front et à la face d'ombre, que sa fidélité aux Russes n'empêcha pas d'être pendu en décembre 1952, à l'issue du bouleversant procès de "haute trahison" de Slensky et de ses douze "complices".

Le second acte du drame fut le refus de la Tchécoslovaquie, sur l'ordre de Staline, de participer à la conférence du palm Marshall, en juillet 1947. L'affaire est encore dans toutes les mémoires : Prague acceptant d'abord, communistes compris, l'invitation à Paris, le 7 juillet. Le 9, c'est la brutale convocation à Moscou du Président du Conseil Klement Gottwald, leader du P.C. tchèque, et d'une délégation gouvernementale, dont fait partie Jan Masaryk; le 10, ce sont les conversations Staline-Gottwald, d'où se voient exclus les représentants non-communistes de la délégation, que le Guépéou enferme dans leur hôtel. Le 10, réuni à Prague en conseil extraordinaire, le gouvernement tchèque prend connaissance des exigences du Kremlin et entérine l'une des plus terribles humiliations de l'histoire. Le 12, au moment même où s'ouvre la conférence Marshall de Paris, la délégation rentre dans la capitale tchécoslovaque : Jan Masaryk entend, le visage décomposé, Gottwald lire au micro, à l'aérodrome, une brève déclaration dans laquelle le prochain animateur du peuple communiste se félicite de la "profonde compréhension dont on fait preuve les ministres soviétiques et le maréchal Staline."

Le dernier acte, fut bien entendu, à la fin de février 1948, le coup de Prague. Avec la capitulation du malheureux Edouard Benès, le 25, entre les mains de Gottwald, la liquidation de fait des partis non communistes, l'épuration radicale de l'administration centrale et locale, des syndicats, des mouvements de jeunesse, des écrivains, avec la fuite à l'étranger de ses amis et la montée partout des faillies et des traîtres, avec le platonisme étudié des protestations de l'Occident, c'est là Mort qui s'installe, grimaçante tentation suprême, aux côtés de Jan, en même temps que la faillite de ses espérances et la révélation de l'horreur de la vie. C'est peut-être aussi une autre Mort, celle que mouvent d'autres mains que celles de la victime, celle à laquelle songent les hommes quand un homme se dresse sur leur chemin.

Il est tard, en ce 9 mars 1948. Au quatrième étage du Palais Czernin de Prague, le quai d'Orsay tchèque, Jan Masaryk est seul dans son appartement dont le luxe l'a toujours mis mal à l'aise. Ministre des Affaires Etrangères dans le gouvernement de "Front national renoué", il n'a plus rien à faire qu'à se soumettre et à cautionner du nom de feu qu'il tient de son père l'asservissement de son pays. Il eût pu fuir. Mais il a rencontré, avant la formation du nouveau ministère, Edouard Benès, président déjà captif, brisé, impuissant, résigné : Resteras-tu avec moi, Jan ?" lui a demandé Benès. Et il a répondu : "Oui, je resterai avec vous quoi qu'il arrive, ainsi que je l'ai promis à Père, en 1937, sur son lit d'agonie."

La nuit est tombée sur Prague pétrifiée. La nuit du 9 au 10 mars. Au quatrième étage du Palais Czernin qui domine le panorama émouvant de la seule ville d'Europe où Mozart se sentit parfaitement heureux, un homme veille. La Bible est ouverte sur sa table, ouverte aux Actes des Apôtres. Son condrier est plein. Il n'a pas touché aux deux petites bouteilles d'eau minérale que son valet de chambre a laissées, après avoir desservi. Se répète-t-il les vers du poète tchèque désespéré ?

"La nuit tombe sur mon peuple.
Nous périrons avant l'aube."

Le reste est silence. Le lendemain 10 mars, de très bonne heure, le bruit courut à Prague que Jan Masaryk, ministre des Affaires Etrangères de Tchécoslovaquie, était mort. Un coup de téléphone des journalistes au ministère confirma la nouvelle. Puis un autre bruit courut : Jan Masaryk s'est suicidé. A 11 heures enfin, un communiqué donna la version officielle : son cadavre avait été trouvé, à l'aurore, en pyjama, au pied du mur de son appartement. Il s'agissait bien d'un suicide, consécutif à une chute de quinze mètres. On ajoutait qu'il souffrait depuis quelque temps d'une dépression nerveuse, et qu'il avait été en particulier extrêmement affecté par les nombreuses attaques menées contre lui de l'étranger. Il fallait lire, bien entendu : celles que lui adressaient les Occidentaux pour n'avoir pas fait "cause commune avec la réaction". Les "capitalistes" étaient ainsi rendus responsables de sa mort. En même temps, les spécialistes officiels de la propagande chuchotée s'efforçaient, d'accréditer une explication complémentaire pour laver le gouvernement de tout soupçon : Socialiste, mais professant un socialisme humanitaire et sentimental, Jan Masaryk n'aurait pu résister au choc nécessairement brutal de l'installation concrète du régime qu'il rêvait. Bref, il s'était révélé incapable de faire physiquement et moralement face à l'étonnante, à la foudroyante réalité !

Tout Prague pleurait. Durant quatre jours, en longues files s'étirant sur plusieurs kilomètres et toutes occupations cessantes, des centaines de milliers d'hommes et de femmes défilèrent en silence devant le cercueil où reposait à jamais le "Fils", tandis que s'amoncelaient les fleurs. Le drame suivait ce peuple qui y retrouvait le sens de son histoire, en cette Tchécoslovaquie dont Edouard Herriot dit un jour, d'un mot prophétique, qu'elle a "la forme d'une larme". Le 14 mars, ce fut Gottwald qui prononça, au Panthéon de Prague, l'éloge funèbre de Jan. Benès était là. Ecrasé dans son fauteuil, il sanglotait. Il lui restait quelques mois seulement à vivre.

"Notre Honza est mort. Il ne s'est pas suicidé". Telle fut la réaction la plus générale en Tchécoslovaquie. La version d'un "crime parfait" s'implanta, que renforçaient les constatations suivantes : seuls avaient vu Masaryk inanimé dans la cour intérieure du Palais Czernin deux tenants du nouveau régime, le ministre communiste de l'Intérieur, aujourd'hui exécuté. Le planton qui trouva le corps et le médecin-légiste qui procéda à l'examen ont disparu sans laisser de traces. Masaryk, assure-t-on, était trop corpulent pour se jeter par la petite fenêtre de sa salle de bains. Enfin, nul de ceux qui ont défilé devant sa dépouille mortelle n'ont pu distinguer, sous l'amas des bouquets et des gerbes, le corps de Jan, ni sa nuque.

Masaryk a-t-il été, comme on l'a soutenu plus tard, abattu par la police secrète de Moscou, et s'est-il défendu, comme on l'a dit aussi, avec l'énergie du désespoir ? Staline et Gottwald ont-ils craint une polarisation de l'opinion autour de sa personne ou qu'il ne fasse obstacle à leurs projets ? Ont-ils redouté de sa part un éclat au moment de la présentation du gouvernement devant l'Assemblée nationale ? Ou qu'il ne se décide enfin à quitter le pays ?

Masaryk a-t-il, en mettant fin volontairement à ses jours, voulu lancer un suprême avertissement au monde libre, à son peuple, à ses amis ?

La réponse à ces questions est à jamais enfermée, peut-être, sous la pierre où il repose, aux côtés de son père, dans le petit cimetière de Lany.

M. L. HIRSCH.

AUTOUR DU DIXIEME ANNIVERSAIRE DU COUP D'ETAT COMMUNISTE
DE PRAGUE

1) Réflexions d'une étudiante tchécoslovaque.

C'était le 13 mars dernier au Théâtre des Champs Elysées. J'avais prolongé mon séjour à Paris, après notre Assemblée générale, afin d'assister au concert donné sous la direction de Raphaël Kubelik.

A l'entracte je rencontre quelques amis tchécoslovaques, parmi lesquels une jeune étudiante tchécoslovaque, Mlle Jana Moravková qui me propose de m'envoyer, pour le Bulletin, des réflexions à propos du putsch de Prague.

Telle est l'origine de la méditation que l'on va lire.

Réflexions sur un anniversaire

Nous avons passé la soirée à chanter ensemble les vieux airs du pays, à réciter des vers, à écouter Smetana et Dvorak. Il était déjà tard lorsque nous nous quittâmes. Les derniers "Nazdar" se perdirent dans la nuit...

Jan marchait le long des quais à grands pas. Il n'avait pas envie de rentrer, il lui fallait un peu d'air et de mouvement. Il n'aurait pas pu non plus aller se mêler à la foule des grands boulevards. Avec cette envie soudaine de se battre, ce besoin de se dévouer à la cause qui lui enflait le cœur, il lui fallait un peu de solitude, près de ce fleuve qui roule tant de rêves.

Il songeait à cette richesse de son pays : ces harmonies si particulières, que ce soit vers ou musique, où coule le feu de la vie surabondante, la révolte contre l'oppressur, l'exaltation de la liberté retrouvée, mais aussi la fraîcheur de nos prairies, le vent de nos montagnes, nos forêts que nous aimons tant, et de charme de l'amour, douce et franche amitié. Mais ce n'était pas seulement cette musique et ces vers, c'était cette joie dans l'âme du peuple, qui lui faisait trouver des mélodies pour toutes les heures de la journée et pour toutes les occasions de la vie, cet idéal de pureté de la jeunesse, cette fière jeunesse Sokol, avec un "esprit sain dans un corps sain". C'était enfin cette soif de vérité qui en faisait un peuple religieux. Oui son peuple, son petit peuple avait quelque chose à apporter au monde.

Et dire que tout ceci succombait peu à peu, miné par la lèpre communiste. Il se rappelait ces récits des brigades de jeunes, cette décomposition morale, ce déguisement continu de la vérité pour façonner des esprits selon un modèle standard. Il pensait à la souffrance de ceux qui résistent encore. Tout cela faisait mal....

Il se répéta la date. 10 ans déjà ! - En 1948 les premiers qui portaient souriaient malgré la gravité de l'heure : dans un an, dans deux ans, nous serons de retour, et le pays sera libre à nouveau. Cela sonnait comme une belle promesse d'avenir, et l'on y croyait... Mais voici dix ans passés. La Hongrie saignée à blanc s'est vue abandonnée, et des nôtres, combien ont désespéré. Oui c'était presque forcé, ce désespoir, au milieu de la stagnation complice de l'Occident. Car beaucoup d'occidentaux ont dit "fiat" au communisme, pensant que dans ces pays inconnus et sans aucun doute fort arriérés, il fallait bien selon la pensée de Lénine, sacrifier une génération pour arriver à un monde meilleur. Leur opposition au communisme n'était qu'un instinct de conservation de leur

statu quo que de bons bourgeois. Le problème moral ? Ils ne savaient pas qu'il s'en posait un. Et puis à quoi bon, pourvu que cela ne les dérangeât point. Et ces réfugiés qui arrivaient là dedans pleins d'espoir, fous de joie d'être libres. Ils venaient pour se battre jusqu'au retour au pays libéré. Mais on ne leur en donna pas l'occasion. Alors ils crurent qu'ils avaient rêvé, qu'une vie avec un idéal avait été une mode et comme toutes les autres, elle était passée. Ils se perdirent dans les foules impassibles, et le retour devint un beau rêve qu'on faisait le soir au coin du feu. L'on n'y croyait plus.

Jan s'était arrêté. Il regardait le miroir de l'eau qui multipliait les luminaires des quais. Il essayait lui d'imaginer ce retour. Il ne pensait pas aux amis qu'il allait revoir ni à l'air de Libuse qu'il irait entendre au théâtre National. Il voyait le travail qu'il y aurait à faire : travail de rééducation et de renaissance, travail d'évangélisation avant tout. Car pour lui cela ne faisait pas de doute, le seul idéal capable de susciter suffisamment de générosité pour constituer une base solide pour une nation renaissante, c'était l'idéal chrétien. C'est pourquoi dès maintenant les chrétiens n'avaient pas le droit de rester impassibles. Il fallait rompre le silence complice par lequel il devenait scandaleux, ici comme là-bas, de parler de Dieu, de montrer le vrai visage du communisme : négation de la dignité de l'homme, martyre de l'Eglise du Christ. Il pensait que le communisme était un mal dont nous étions tous responsables. La seule lutte efficace contre ces souffrances nées de notre péché commun, n'était-ce donc pas un essai sincère de sanctification ?

C'est une curieuse aventure dans laquelle notre pays est engagé. Elle a déjà ses martyrs, il lui faut encore des chevaliers qui sauraient la défendre. A nous de le devenir, pensa Jan, et il se remit à marcher. Pas de divergences entre nous, pas de rapports de puissances, mais paix et charité. Travaillons et dans ce que nous faisons forçons l'admiration des autres. N'oublions pas notre langue, sachons que nous sommes les gardiens d'un grand trésor. Et puis surtout, ayons confiance et priens les uns pour les autres et pour ceux de là-bas. Tout en prenant le chemin de la maison, Jan récitait tout bas :

"Kdoz jste Bozi bojovnici a zakona jeha,
Prostez od Boha pomoci a doufejtez v neho,
Ze konecno vzdycy s nun zvitezite."

Iana Moravkova

(Vous, qui êtes combattants de Dieu et de sa loi,
Implorer le secours de Dieu et espérer en lui,
Car avec lui, toujours finalement vous vaincrez)
(D'un chant de guerre hussite).

Mademoiselle Moravkova serait peut-être curieuse de connaître la réaction du lecteur. Je voudrais, dès maintenant, lui donner le sens de la mienne, sur quelques points au moins.

"C'était enfin cette soif de vérité qui en faisait un peuple religieux. Oui, son peuple, son petit peuple avait quelque chose à apporter au monde."

Soit de vérité. Il me semble qu'elle apparaît en effet dans l'histoire des Tchèques des Slovaques, d'une manière plus distincte, plus constante, que chez bien d'autres peuples et qu'elle demeure. Ce qui ne veut pas dire, bien

.....

entendu, que le menteur fut et est une rare exception au pays tchécoslovaque. A celui qui est assoiffé de vérité, il arrive aussi de pécher. On peut bien penser qu'aujourd'hui il y a plus de menteurs que jamais (Je ne parle pas du Parti, qui constitue un cas très particulier) : le mensonge est une arme pour l'esclave.

Peuple religieux ? Je le crois. A la condition de prendre le mot dans un sens large. Je connais - et vous connaissez sans doute aussi des hommes que préoccupe le fait religieux, que l'on peut dire religieux et qu'il serait cependant impossible de classer dans une confession religieuse donnée.

"Oui, son peuple, son petit peuple, avait quelque chose à apporter au monde". Je le crois aussi, fermement. Si je ne le croyais pas, la Tchécoslovaquie ne m'intéresserait plus que médiocrement.

Vous connaissez le mot de Mao Tsé Toung : Le jardin aux cent fleurs. L'image paraît belle tout d'abord. Mais que signifie-t-elle si toutes les fleurs doivent être rouges et passées au calibre communiste ? Nous devons vouloir que la fleur tchécoslovaque puisse s'épanouir librement.

"Car, pour lui, cela ne faisait pas de doute, le seul idéal capable de susciter suffisamment la générosité pour constituer une base solide pour une nation renaissante c'était l'idéal chrétien. C'est pourquoi, dès maintenant, les chrétiens n'avaient pas le droit de rester impassibles. Il fallait rompre le silence complice.... montrer le vrai visage du communisme... Il pensait que le communisme était un mal dont nous étions tous responsables - La seule lutte efficace.... un essai sincère de sanctification."

Voilà qui est d'inspiration chrétienne. Ce n'est pas là un reproche; au contraire. N'est-il pas vrai cependant (je reprends une idée exprimée plus haut) que tout homme pour qui les mots de Liberté, de fraternité, de dignité humaine ne sont pas de vaines abstractions arrivera à des conclusions qui, pour être formulées de manière différente, ne différeront pas essentiellement quant à leurs conséquences pratiques de celles de Melle Moravkova ?

Je pense aussi que le chrétien ne doit pas rester impassible, que s'il le reste il est moins excusable que les autres.

Mais nul n'ignore que les chrétiens sont divisés en ce qui concerne le communisme, qu'il y a une aile chrétienne très active où le communisme jouit d'un préjugé favorable et où la propagande communiste trouve un terrain favorable. Procommunistes et anticomunistes sont d'ailleurs, dans l'ensemble, aussi mal informés les uns que les autres - Il faut donc faire connaître le vrai visage du communisme. Je dirais plutôt du communiste, car la pratique nous importe plus que la théorie. Faire connaître le vrai visage, sans céder à la tentation de nous écarter de la vérité.

Nous sommes tous responsables, certes. La victoire dépend aussi de la valeur des soldats du rang que nous sommes. Pas de victoire durable sans un effort de redressement moral individuel et collectif. J'en suis convaincu depuis longtemps. Ce fut une de mes conclusions à la réunion du 27 février à la Salle de la Société de Géographie.

Est-ce tout ce que j'aurais à dire ? Non : l'échange de réflexions qu'ouvre la méditation de Melle Moravkova est illimité. Je compte y revenir dans un prochain Bulletin.

....

2) COMMEMORATION -

Le 10ème anniversaire du putsch a donné lieu à des manifestations en Tchécoslovaquie et à l'étranger, là où se trouvent des groupements assez nombreux de Tchécoslovaques et d'amis de la Tchécoslovaquie, notamment en Angleterre et aux Etats-Unis.

En janvier et février, la presse de Tchécoslovaquie a publié nombre d'articles rappelant et commentant les origines et les circonstances du putsch. Je n'y ai rien relevé qui mérite d'être signalé. Ce sont variations sur la thèse officielle bien connue : il s'agissait simplement de briser un complot de la réaction visant à rétablir l'ancien ordre de choses !

En Tchécoslovaquie, les manifestations principales ont eu lieu le dimanche 23 février; elles ont été, partout où les circonstances le permettaient, accompagnées de revues de troupes, la place d'honneur revenant à la milice populaire. A Prague on a vu défilér, sur le plateau de Letna, deux régiments constitués d'unités choisies de la 1ère région militaire, un bataillon de la police armée et.... six régiments de la milice populaire. Que la milice populaire parut en force, c'était justice car, comme le disait "Rudé Pravo" le lendemain : "la milice populaire tint le premier rôle dans cette victoire historique".

A Paris, l'A.F.T. avait projeté une réunion ouverte. Il était très désirable, en effet, d'associer à une protestation contre la violence faite en février 1948 au peuple tchécoslovaque un public aussi large que possible, afin de lui donner le maximum de portée tant en Tchécoslovaquie qu'à l'étranger. L'A.F.T. était tout indiquée pour en prendre l'initiative. Des circonstances dont je ne veux pas parler ici ne le lui ont pas permis.

Les Associations tchécoslovaques libres de Paris avaient envisagé une réunion intime à laquelle elles ont renoncé, puis une participation à une réunion ouverte proposée par le Dr. Rehak, président du Conseil de direction du Comité d'aide sociale aux réfugiés tchécoslovaques. L'entente n'a pu être réalisée.

Considérant qu'il serait extrêmement regrettable qu'aucune manifestation publique n'ait lieu à Paris. J'ai proposé - ce qui a été admis - que l'A.F.T. se ralliât au projet du Dr. Rehak - Le Dr. Rehak disposait pour l'organisation de la réunion de moyens matériels supérieurs à ceux des associations tchécoslovaques et de l'A.F.T.; il a, en outre, dans divers milieux parisiens, des relations assez étendues. On pouvait penser, dans ces conditions, que l'on ne s'exposait pas à un grave échec.

Des invitations ont été lancées au nom du "Comité des réfugiés tchécoslovaques" (sic) (1) et de "l'Amitié franco-tchécoslovaque" pour une réunion, le 27 février, à la salle de la Société de Géographie, sous le patronage de l'Assemblée des Nations captives d'Europe et sous la présidence du "Général Faucher du cadre de réserve".

Ont pris la parole successivement, le Dr. Rehak, moi-même, M. Paul Auer, président de la délégation permanente des nations captives d'Europe, M. Jean Cayeux, député, M. R. Lebourdre, secrétaire confédéral de Force ouvrière.

Le nombre des assistants a été évalué à 350 environ.

Si je suis entré dans quelques détails c'est pour votre information, l'A.F.T.

(1) Appellation incorrecte qui peut faire croire aux non initiés qu'il s'agit d'une organisation tchécoslovaque, ce qui est inexact.

ayant été assez faiblement représentée, à ce qu'il m'a semblé.

La réunion a eu un succès relatif, en dépit des frictions qui ont accompagné sa préparation. Je suis persuadé que le succès fut été très net si une bonne entente s'était établie entre les intéressés en temps voulu.

Je ne me permettrai naturellement pas de critiquer ici celui-ci ou celui-là - Ce serait déplacé - D'ailleurs je ne dispose pas des informations nécessaires et je n'ai pas cherché à me les procurer.

Que chacun de nous fasse son examen de conscience. Et puissions-nous, pour l'avenir, tirer quelque profit de l'expérience (1).

Je voudrais, pour terminer, revenir sur un point de l'allocution que j'ai prononcée le 27 février. "Le Monde" du 26 février publiait, sur les événements de 1938 et 1948 en Tchécoslovaquie, un long article signé Sidney Ehler. L'auteur, m'a-t-on dit depuis, serait un ancien fonctionnaire du Ministère des Affaires étrangères de Prague, résidant actuellement en Irlande. Selon lui, toute la responsabilité des malheurs de la Tchécoslovaquie incomberait aux dirigeants tchécoslovaques et en premier lieu au Président Benès qui n'a eu, à aucun moment, le courage de "lever la lance de Saint Venceslas."

L'argumentation très sommaire - de M. Ehler ne m'a certes pas convaincu. Je ne prétends naturellement pas que la politique tchécoslovaque échappe à toute critique. Mais j'ai toujours considéré et je considère toujours comme incontestable que les principaux coupables de Munich sont à chercher non pas à Prague, mais à Paris et à Londres.

Lorsque, le 7 mars 1936, quelques bataillons de Hitler occupaient la Rhénanie au mépris des traités, la France n'a pas levé la lance de Jeanne d'Arc - et ses amis Anglais ne l'y ont certes pas encouragée - Grave défaillance qui en faisait présager d'autres, plus graves encore : Munich, l'abandon de la Tchécoslovaquie et ce qui a suivi.

En 1938 et en 1948, la Tchécoslovaquie s'est trouvée seule, exposée aux convoitises d'un voisin rapace et sans pitié.

J'ai pensé que je devais l'affirmer devant nos auditeurs du 27 février. D'autant plus que ce n'était pas pour la première fois que j'entendais des Tchécoslovaques charger leur pays de tous les péchés.

Je dis à nos amis Tchécoslovaques : "Je préfère cet excès à l'excès inverse qui consisterait à voir des coupables partout, sauf en Tchécoslovaquie. Mais vous vous trompez, et en vous trompant, vous nous trompez aussi, vous nous détournez de la méditation de nos tragiques erreurs passées et cela est très grave.

PELERINAGE à DARNEY

Il y aura 40 ans le 30 mai prochain qu'à Darney (Vosges) le 21ème régiment de chasseurs tchécoslovaques reçut des mains du Président de la République Raymond Poincaré, son drapeau offert par la ville de Paris.

-
- (1) Notre Assemblée générale du 9 mars a été prolongée par la commémoration du 10ème anniversaire du putsch. Je le rappelle pour mémoire; il en est question d'autre part. Je cite seulement ici mon regret que les intéressantes allocutions prononcées par le Général Flipo, par notre V-Président M. Hirsch et par le général Kudlaczek n'aient pas été entendues par un plus grand nombre d'auditeurs.

L'émouvante cérémonie militaire qui se déroula en ce jour du 30 mai 1918 en présence de M. Benès, secrétaire général du Conseil National tchécoslovaque revêtit une haute signification politique puisque par elle, selon les paroles du Président Poincaré, la France entendait "consacrer les légitimes revendications d'un peuple qui n'avait jamais fléchi sous le fardeau de l'infortune et qui ne s'était point résigné à la domination de l'étranger."

Cette année (40ème anniversaire) le pèlerinage annuel à Darney prendra une ampleur particulière.

"L'Amitié franco-tchécoslovaque" doit y être représentée; elle le sera. Souhaitons que la représentation soit nombreuse.

L'accès de Darney à partir de la région parisienne n'est pas facile. Mais l'Association des volontaires tchécoslovaques en France (M. Kozol, 49, rue Saint-Placide - Paris 6e) et le Sokol de Paris (M. Linhart, 15, rue Michel le Comte, Paris 3e) organisent un transport collectif - Départ de Paris samedi 31 mai, retour à Paris le lendemain soir - On peut dès maintenant s'inscrire aux adresses indiquées et y obtenir des renseignements complémentaires.

VOULEZ-VOUS AIDER LES REDACTEURS DU BULLETIN ?

Un ami m'adressait récemment une intéressante coupure concernant la Tchécoslovaquie d'un journal que je ne lis pas d'ordinaire (Je ne lis régulièrement que deux quotidiens : Le Monde et un régional).

Quand vous trouverez, dans quelque journal (français, anglais ou allemand) un article qui vous paraîtra pouvoir intéresser le rédacteur du Bulletin, vous lui rendriez service en le lui envoyant : 57, rue Anatole France, Saint-Maixent l'Ecole (Deux-Sèvres).

Le Directeur responsable : Général E. FAUCHER (C.R.)

Imprimeur : A.F.T., 19, rue Dagorno, Paris 12e.